

Euphrosyne,  
1914 et deux pacifistes  
charentais



**Daniel Ramat**

**Euphrosyne,  
1914 et deux pacifistes  
charentais**

Tome 1

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

**Du même auteur :**

*Les bagnassoutes* (Geste éditions 2006)  
*Souvenirs de classes* (Geste éditions 2009)  
*Décor naturel* (Éditions du Net 2014)  
*Les Gueurlets* (Geste éditions 2015)  
*24, rue Parmentier Oujda* (Éditions du Net 2015)  
*Caroline* (Éditions du Net 2016)  
*Nez-Fleuri* (Éditions du Net 2017)  
*La Gueton* (Éditions du Net 2018)  
*Oublis enfouis* (Éditions du Net 2019)

À Yannick et aux pacifistes  
« Mais surtout, quoi qu'il arrive, gardons de sombrer dans le  
nationalisme qui fleurit aujourd'hui dans toute l'Europe,  
nationalisme qui a causé toutes les guerres et qui recommencerait  
demain si nous n'y prenions garde. »  
(Marie Mayoux 1914)



## Préambule

Aux Archives Départementales de la Charente, découvrir Marie et François Mayoux dans un épais dossier, au fil des attendus du maire de Dignac, de l'Inspecteur d'Académie, du Préfet, du Ministère de l'Intérieur... Lire des télégrammes, des lettres manuscrites à peine lisibles de ceux qui les assignaient à courber l'échine, à renier leurs idéaux mais surtout pouvoir en lecteur ému, troublé, gêné, tourner les pages des cahiers d'écolier de Marie Mayoux sans lui avoir demandé sa permission. Institutrice avec son mari François à Beaulieu, hameau de Dignac (commune de Charente comptant onze cents habitants en 1914). Cahiers parmi la pile de ceux qu'elle distribuait à ses élèves. Non point colorés des lettres violettes écrites à la plume sergent-major mais des mots rageurs griffonnés dans la suite d'une pensée outragée par ce qu'elle avait lu et entendu dans cette année 1914 où la guerre était attendue, espérée, convoitée, dégustée à l'avance au coin des lèvres, avec une envie contagieuse, par tous ces contemporains. On les aura ! À Berlin ! Pendons-les tous... Elle, bien au contraire, s'insurgeait, s'indignait, se dressait dans sa blouse de maîtresse d'école entre ces armes de fonte et d'acier dressées par les belligérants tout en rodomontades et violets de haine. Pour elle, de violet il n'y avait que ces mots griffant les pages en une écriture vive et alerte, suivant rarement les rayures tellement elle était pressée de libérer son esprit de toutes ses pensées offusquées. Oh non, ce n'était point de la calligraphie léchée et attentive nécessitant de la lenteur et de l'application ! Pas plus de cinq à six mots par ligne, écrits de travers, parfois biffés, parfois ravaudés. C'est que le temps presse Marie ! Ils n'ont pas encore tué Jaurès mais cela ne

devrait pas tarder. Le tocsin va-t-il déchirer le silence de la campagne charentaise ? Arrêtez ! N'y allez pas ! Vous êtes fous ! Écoutez-moi ! Ce sera une barbarie ! Les armes d'aujourd'hui sont bien plus destructrices que celles brandies quand vous chevachiez fièrement vos canassons, sabre au clair ! C'était déjà pas mal mais ce sera beaucoup mieux ! De un à la fois vous allez cette fois exterminer cent hommes d'un seul coup de canon ! Cela va être du grand art ! Paix ! Cessez le feu ! Et la rage la reprenait, l'encre venait à manquer, il fallait remplir l'encrier et la soupe était sur le feu de la cuisinière à bois et allait déborder. Marianne sa petite fille de quatre ans pleurait, la réclamait et Jean son fils de dix ans avait faim. Et ce n'était pas fini pourtant. Il fallait qu'elle la termine la rédaction de son tract. François allait rentrer et l'emmener à l'imprimerie pour qu'il soit diffusé dès le lendemain. Il fallait que chacun sache que la folie était à bord et qu'elle seule la voyait agir. Marie tapote le fond de son encrier, colore le bout de sa plume. Écrire encore et encore ! Paix ! Cessez le feu ! Lassitude soudaine. À quoi bon ? Pourquoi continuer à clamer l'évidence quand les épaules se soulèvent résignées ou s'arc-boutent pour nous menacer ? Que fais-je de ma vie ? Trente-six ans... François trente-deux... Courage ma vieille ! Tu n'as pas fini ! Tant pis pour la soupe, tant pis pour les pleurs !

Et le cahier se griffonnait à nouveau. Le temps presse Marie, le temps presse.

# Germaine

*Au Jardin Vert d'Angoulême  
(septembre 1902)*

Est-ce que l'on vient au monde le jour de sa naissance ? Question stupide car elle donne la réponse. Germaine n'en est pas convaincue.

Un dimanche après-midi... Elle s'est assise sur un banc au parc du Jardin Vert, endroit paisible où déambulent en fin de semaine les angoumoisins au pied des remparts de la ville... Elle est prête à tout abandonner... Presque dix ans elle aura tenu. Elle sourit amèrement. L'année prochaine, elle aura vingt-cinq ans. Elle sera enfin déclarée majeure devant la loi. Alors que les hommes le sont à vingt et un ans ! Encore une injustice ! C'est qu'il lui aura fallu du courage à chaque instant pour s'imposer en fille indépendante. Elle aura tout fait pour se désengluier de son enfance rurale toute en contraintes et en interdits. Elle a pu ouvrir les yeux et trouver la clé de secours pour s'en sortir. Elle était parvenue à acquérir une certaine liberté. Et, malgré tous ses efforts, elle risque de longer à nouveau les sillons... Creuser la terre comme se ridera son visage... À cette pensée funeste, elle redresse la tête et secoue son petit chapeau noir du dimanche cerclé de dentelle. Trop d'injustice. Partout... Dans quelques heures elle montera dans le train et retournera renifler le tas de fumier familial. Quel accueil lui sera réservé ? Elle fronce les sourcils et soupire, un peu rassérénée par sa réflexion suivante, seule réjouissance dans son échec : son père est décédé voilà quelques mois. Lui encore vivant elle n'aurait point envisagé ce retour. Où serait-elle allée ? Supplier le

cerbère d'une usine à papier dont elle aperçoit le haut des cheminées, tubes de briques rouges perçant les toits de la ville, de la reprendre dans l'un de ses ateliers, même le plus insalubre ? Jamais ! Projet aussi délirant : tenter d'entrer à l'École Normale comme sa copine Marie Gouranchat ? Comment le pourrait-elle ? Elle n'a pas eu son brevet ! Ces vieilles bigotes se disant enseignantes avaient refusé de le lui accorder. Sa mauvaise conduite et ses propos incongrus sur la religion plus que ses mauvaises notes en avaient été la cause. C'était de bonne guerre. Ces gardiennes de l'étroite éducation s'étaient vengées... Tant pis... Pas de regrets... Travailler et tenter de le repasser ? Elle ne l'avait jamais envisagé. Ses journées étaient trop épuisantes... Et maintenant que tous les ateliers de couture lui fermaient leurs portes, que devenir ? S'asservir devant l'une de ces nouvelles machines ? Jamais. Elle a essayé, la première année de son arrivée mais n'a pas pu s'y habituer. Couturière lui convenait mieux. Elle savait déjà un peu manier l'aiguille et le fil. Elle aidait sa mère dans ses nombreux ravaudages. Ou alors, elle pourrait être serveuse, servante, femme à tout faire ? Elle sourit. N'aurait-elle pas pu faire pire pour échapper à Émile si Marie et surtout Philibert ne l'avaient pas aidée ?

Assise sur un banc, elle se laisse fasciner par le jet d'eau du bassin circulaire allongé devant ses pieds. Chuintement accompagnant le chant des oiseaux. De plus bas lui montent, assourdis, les bruits de la cité. Au-dessus d'elle, une petite tonnelle en chaume protège du soleil, guère vaillant, sa sage chevelure blonde soigneusement peignée et enroulée sous son sage bibi. Des promeneurs lents et silencieux passent devant elle, ignorant cette jeune fille trop jolie pour être honnête toute recroquevillée, toute désemparee. Toute seule. Ils pressent le pas, certains tirant par la manche des bambins un doigt planté dans le nez. Elle les contemple d'un œil morne. C'est cela qu'elle avait souhaité ? Une promenade dominicale pour effacer la semaine passée et préparer la suivante ? Tristesse... Qu'espérer de mieux ? Elle laisse son regard désabusé se dérouler le long de taches d'ombre et de lumière tamisées par les branches des arbres bordant des allées sinueuses. On y a

construit ça et là de petits pavillons pour des volailles ou des biches. Une minuscule rivière artificielle se laisse enjamber par de petits ponts. Calme et repos en sont les maîtres mots. Embellie hebdomadaire pour les ouvriers après des jours de labeur. Seul ce bassin au jet d'eau chuintant anime ce lieu offert par la municipalité à ses concitoyens laborieux afin qu'ils puissent se ressourcer un peu. Ils remontent des bords de la Charente, sortant de leurs venelles où le soleil est proscrit toute l'année. Humides, tortueuses, malodorantes elles longent des taudis qu'ils hantent le soir en revenant de l'usine où ils s'échinent, où ils usent jour après jour ce qui leur reste de leur jeunesse. Durant presque dix années, elle a vécu avec eux. Eux aussi pensaient en s'extirpant de la terre pouvoir se redresser et envisager un avenir plus loin que le bout de leur champ où ils s'épuisaient le dos courbé. Ils ont dû rester penchés, à présent vers des machines aux cliquetis assourdissants qui les broient peu à peu. Délaissant la houe pour les rouages.

Sur des sentiers blancs, en fille de la campagne, Germaine a grandi en poussant durant ses vacances des chèvres vers des pentes aussi rousses que ses taches de rousseur. Elle leur trouvait de quoi fabriquer un lait crémeux et tiède sous un ciel souvent bleu. Et même si celui-ci était gris de pluie ou de brouillard, il ne sentait pas la suie comme ici. Elle ne s'est jamais habituée à la noirceur de la ville. Ce confinement ajouté à tous ses échecs l'a cloué sur ce banc aux planches froides où elle rêve. En fait de chèvre, elle pense à celle de Monsieur Seguin, cette coquine évoquée par son oncle Gaston lorsqu'elle était toute petite. Cette bestiole têtue, éprise de liberté et de grands espaces était son héroïne favorite... « Plus de corde, plus de pieu, rien qui l'empêchât de brouter à sa guise. » Elle se la récite... Elle la connaît par cœur cette histoire qui l'a fait tellement rêver, assise sur les genoux de tonton Gaston. Combien de fois a-t-il dû lui raconter ! Elle lui réclamait toujours. Bien sûr, il lui en lisait d'autres mais il fallait que, chaque fois qu'elle venait chez lui, il lui raconte celle-là... Gaston... Comme il habitait tout près de chez la meilleure copine de sa mère, dès que celle-ci trouvait un moment pour lui rendre visite, elle grimpait dans la carriole

avec elle et le retrouvait... Germaine se redresse fièrement. Eh, elle n'a lutté qu'une nuit contre ce loup maléfique la chevrette ! Elle, elle aura tenu bien plus longtemps !

Quelle belle histoire ! Si bien écrite ! Elle se souvient, elle l'avait retrouvée plus tard avec surprise dans un livre que lui avait prêté Marie au pensionnat. Les Lettres de mon Moulin. Elle avait dévoré à sa suite, avec tout autant de plaisir, les autres contes de ce recueil. C'est elle, Marie Gouranchat qui lui avait fait aimer la littérature. Cette Marie, quel numéro ! Bougonnant, toujours révoltée, ne supportant pas l'injustice à laquelle les réduisait une discipline féroce. Elle avait de quoi s'insurger tous les jours dans cette école où l'arbitraire était élevé en vertu pédagogique. Les punitions, les brimades, les heures de retenue agrémentaient leur quotidien. Marie protestait. Marie subissait toujours la première la colère des enseignantes. La seconde, c'était inévitablement sa copine Germaine. Elles étaient toutes les deux désignée fautive de la moindre incartade. Elles avaient beau tenter d'argumenter, de crier à l'imposture, elles se faisaient punir. Pour faciliter leur vie scolaire, des pimbêches de leur âge se plaignaient de l'influence néfaste qu'elles avaient sur elles. Pure calomnie braillaient les deux complices ! Mûres pour la soumission et le respect des conventions, ces bonnes camarades se réjouissaient de les voir punies par la directrice. Elles se plaignaient de leurs propos révoltés qui les empêchaient de se concentrer sur leur travail. Certaines prétendaient qu'elles n'hésitaient pas à blasphémer et à offenser le Seigneur par leur attitude irrévérencieuse. Marie et Germaine, grinçant des dents, constatant qu'elles auraient toujours tort, finirent par les ignorer et s'isolèrent. Elles s'immergeaient dans des livres, en dévorant les pages voracement. Bien sûr, ce n'était pas uniquement Alphonse Daudet qui asséchait leurs rancunes ! Elles se dotaient de lectures bien plus sulfureuses qu'elles commentaient à voix basse mais avec véhémence. Pas toujours d'accord sur les détails mais toujours sur l'essentiel. Parfois, moins douée que son amie et d'un an sa cadette, Germaine avait du mal à tout comprendre mais ce qu'elle retenait c'est qu'il fallait toujours se battre,

combattre, ne jamais se soumettre. En y réfléchissant, elle avait retenu la leçon et l'avait correctement appliquée. Pour son bien ? Ça... Mais elle ne regrettait rien. Gaston, lui aussi, ne pensait-il pas d'ailleurs comme Marie ? N'avait-elle pas retrouvé son tonton Gaston en écoutant palabrer Marie ? Ah, Gaston... C'était autre chose bien sûr... Mais Germaine en était convaincue : les esprits libres s'abreuvent aux mêmes vents contraires. Ils ne suivent jamais les chemins désignés par tous ceux qui s'arrogent le droit de les baliser. Chacun choisit celui qui lui semble le meilleur pour lui. Libre à lui de tenter de faire route avec d'autres qui pensent ainsi. Mais ne jamais essayer de les convaincre que ma vérité est la leur. À chacun de trouver la sienne. Tant mieux, en effet, si tu peux la partager. La solitude est toujours stérile.

Marie, c'était son amie. Un peu plus âgée, elle était comme sa grande sœur dans cette école religieuse. Marie... Elles s'étaient perdues de vue... Elle avait appris dernièrement qu'elle était depuis peu institutrice à Beaulieu, près de Dignac. Elle s'était promis d'aller lui faire la surprise d'une visite... Mais elle n'avait jamais osé... Une institutrice ! C'est une dame. Une personnalité du village... Comme elle aurait aimé elle aussi pouvoir éveiller de jeunes esprits aux vérités toutes simples des beautés de la connaissance... Oui, Germaine n'était pas très fière de ce qu'elle était devenue. Ouvrirait-elle sa porte à une modeste ouvrière ? Ce n'était qu'une mauvaise excuse pour justifier son manque de courage... Elle se doutait qu'elle serait gentiment reçue ! Ne lui avait-on pas appris aussi dernièrement qu'elle venait d'épouser un garçon de modeste origine, casseur de cailloux avec son père, un cantonnier ? Un certain François Mayoux. Une institutrice et un cantonnier ? Ce n'était pas aussi improbable qu'une princesse et un berger mais cela devait faire jaser dans les ornières ! Déjà huit ans qu'elles s'étaient quittées et Germaine ne l'avait jamais oubliée. Lorsqu'elle doutait de ses réactions un peu vives, elle se rappelait de leurs cogitations et cela lui suffisait. Elle ne se trompait pas. Il ne faut jamais se soumettre. Mais Marie se souvenait-elle de cette petite paysanne qui l'admirait tellement ? De leurs